

LE FRUIT DE L'EXIL



Eliane GAGLIANO KERAMIDAS

Eliane Gagliano Keramidas

Le Fruit de l'exil

© Eliane Gagliano Keramidas, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8606-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Nous sommes les dépositaires et les transmetteurs de notre histoire. Nous en sommes les passeurs. » Jacques HASSOUN - Les contrebandiers de la mémoire.

Prologue :

Lettre à mes petits enfants,

C'est pour vous que j'écris ce livre aujourd'hui. Pour vous transmettre une histoire de notre famille que j'ai tenté de reconstituer. Non pas pour vous emprisonner dans notre parcours familial mais au contraire pour que vous l'observiez avec distanciation. Pour mieux construire votre futur avec votre passé. Sans vouloir imiter vos ancêtres, car leur vie a appartenu à un autre temps, une autre civilisation. Sans les rejeter non plus. Mais en considérant ce qu'ils vous ont apporté, à votre insu, par leur nom, leur histoire, leur vécu. Pour prendre de ce legs les ingrédients qui vous permettront d'avancer au présent, dans un autre environnement, une autre époque. Ou peut-être pour rompre avec ce passé et suivre un autre chemin. En découvrant des fragments de ces vies qui ont traversé des générations, vous disposerez de cet héritage en toute liberté pour bâtir votre avenir. Vous le transmettez ensuite à votre tour, volontairement ou non, parce que vous en êtes les passeurs. Parce que transmettre c'est rendre visible l'invisible. Et chacun crée son histoire à partir de ce que la mémoire familiale véhicule. De réel et d'imaginaire. Chacun la restitue comme il peut. Parfois en secret.

Vous êtes nés en France, de parents français. Vous êtes ancrés dans une éducation française. Et cependant deux histoires, une italienne et une grecque vous habitent. Deux civilisations, deux cultures, qui portent en elles, depuis des millénaires, une constellation de luttes, de combats mais aussi de rêves, de légendes, de mythes. Et l'Orient, dans sa fulgurance de traditions, de couleurs, d'odeurs, de musiques, a complété ce tableau magique. Lorsque vous contemplerez une cathédrale normande ou un palais baroque à Palerme, un volcan dans les îles Lipari, des temples grecs à Agrigente, le site archéologique de Delphes ou l'Acropole d'Athènes, lorsque vous déambulerez dans le Musée de Carthage ou lorsque vous boirez un thé à la menthe au café des Délices à Sidi Bou Saïd, votre histoire vous accompagnera en silence. Et dans l'émotion intense qui vous habitera, vous vous sentirez peut-être chez vous, sans savoir pourquoi. Vous aurez l'étrange sentiment de reconnaître un chemin que vous croyiez n'avoir jamais emprunté. Vous êtes nés français parce que vos ancêtres ont connu l'exil. C'est cet exil que j'ai voulu vous raconter. Parce que vous en êtes le plus beau fruit.

X

Lorsque la maison de famille a été vendue, après la mort de nos parents, mes sœurs se sont chargées de la vider. Lorsque j'arrivai, les pièces ressemblaient à un théâtre dépouillé de ses costumes, de ses acteurs, de ses décors. Sans vie. Seuls restaient des meubles poussiéreux, posés comme des fantômes accrochés au passé, abandonnés depuis des mois dans un lieu solitaire et glacial. Quelques bibelots, des services de table dépareillés, des cadres supportant des photos jaunies, semblaient oubliés çà et là en attendant d'être dispersés dans des lieux de hasard.

Des malles bleues métalliques fermées à clef jonchaient le sol d'une petite dépendance. On y avait enfermé « *l'essentiel* » de ce qui avait été la vie de notre famille. Notre quotidien, notre enfance, nos rêves. Je regardais avec amertume les coffres transformés en prisons. Cahiers d'école, carnets de correspondance, livres, photos, secrets, souvenirs. Bouclés dans un univers de silence.

Ce jour-là je décidai de reprendre le fil de mon existence. D'ouvrir les malles bleues de ma mémoire. De les faire revivre. Je referais le chemin à l'envers. Je rebâtirais mon parcours et celui de mes parents. Je retrouverais notre esprit. Notre âme. Je ne le regrette pas aujourd'hui. Dans ce long voyage, j'ai découvert mes grands parents, mes ancêtres, leurs aventures, leur folie. J'ai compris d'où viennent les peurs, les courages et les audaces. Où se niche la violence, le goût, le génie. J'ai su que l'on ne reçoit pas uniquement des gênes de sa famille mais aussi des histoires, colportées au fil des générations, des fragments d'existence que l'on nous raconte. Que l'on se raconte ensuite. Pour retrouver le sens de sa vie. Pour édifier une fiction. Singulière. Unique.

X

Victor GAGLIANO, mon père, est mort à l'hôpital, entouré de trois de ses quatre enfants. La plus jeune est arrivée trop tard. Etrange caprice du destin. Elle, la plus attentive, la plus fidèle, elle qui lui consacrait la majeure partie de son temps, elle qui s'accrochait désespérément à l'espoir de le garder toujours, n'était pas là. Le vieil homme ne l'avait pas attendue. Sans doute n'avait-il pas voulu affronter le regard d'effroi de cette fille impuissante à le maintenir en vie malgré lui. Il était parti retrouver enfin la femme de sa vie, la mère de ses enfants, la compagne de toujours. Celle qui l'avait laissé seul neuf ans plus tôt. Trop seul malgré l'affection dont il était entouré. Il avait vécu quatre vingt quinze ans.

De ce père j'ai toujours regretté l'isolement malgré sa présence au foyer familial. Il était ailleurs, dans sa bulle, son monde. Il ne posait jamais de questions, évitait tout dialogue, toute conversation intime. Je n'ai jamais su s'il se dérobaient par pudeur ou par ennui. Ou s'il avait choisi délibérément de s'enfermer dans un univers virtuel, peuplé de rêves chimériques. Il pouvait s'abstraire dans un mutisme profond ou brusquement exulter dans un monologue jubilatoire, prenant en otage ses auditeurs muets. Il occupait alors l'espace, confisquait la parole. Il se racontait. L'armée, la guerre. De ce récit récurrent, il me reste peu de choses. Mes oreilles restaient fermées à ce retour au passé qui ne parlait que de souffrance. J'ai toujours éprouvé un étrange malaise à l'évocation de la vie militaire, avec sa brutalité, sa rigidité, sa hiérarchie, ses honneurs. Ces fantômes du passé, cette guerre trop dure, trop longue, revenaient comme un vieux démon envahir sa mémoire. Il avait survécu par miracle, après que son régiment fut décimé. Il avait dû quitter le front, seul, pour traverser la France, à pied, du Nord au Sud. Du récit de ces années de lutte, de boue, de tranchées, de peur, de froid, de solitude, je n'ai conservé que des anecdotes ; des maisons désertées par les français qui fuyaient l'occupation et dans lesquelles il trouvait des conserves ou du pain pour se nourrir. Il avait vingt ans et sa plus belle découverte avait été une boîte de dragées dont, éternel gamin, il savourait encore le goût.

J'ai compris très tard que la guerre l'avait éloigné de son enfance difficile, du chagrin causé par la perte des siens. Un père disparu trop tôt, un frère aîné malade pour lequel sa mère désespérée l'abandonnait dans ce qu'il appelait « *des*

orphelinats ». Elle parcourait le monde à la recherche d'un miracle médical qui n'a pas eu lieu. Le cercueil s'est refermé sur l'enfant de treize ans, détruisant cette mère bouleversée par l'impuissance, l'injustice et le chagrin. Une femme glacée, dont la douceur, la féminité, la tendresse sont restées figées. Une femme qu'il a maintenue à l'orée de sa vie. Contraignant ses enfants à ignorer son histoire. Une grand-mère lointaine dont je découvre l'incroyable traversée. Une guerrière audacieuse. Courageuse. Qui ne pourra plus me raconter la solitude de son parcours chaotique et cruel. Elle a vécu quatre vingt onze ans.

A quatorze ans, Victor avait été engagé comme apprenti chez un ébéniste. Plus tard, lassé de fabriquer des meubles et des cercueils, il s'était dépouillé de son identité sicilienne en changeant de nationalité. Il faisait un choix : l'Armée Française. *Vito* GAGLIANO devenait *Victor* GAGLIANO.

Il ne cessa ensuite jamais de rechercher une reconnaissance professionnelle en se présentant à tous les concours susceptibles de l'élever dans l'échelle sociale. Il préparait ses examens avec ferveur, déterminé à sa réussite. Voulait-il entretenir la fierté de son épouse ou réveiller le regard éteint de sa mère ? Le résultat a été exemplaire.

La vie militaire lui offrait une nouvelle famille. Elle l'enfermait pour mieux le libérer. Elle le malmenait pour mieux le gratifier. L'honorer. Le décorer. Pour faire d'un jeune sicilien un vrai Français.

Le jour de ses obsèques, dans l'Abbaye de Saint Victor à Marseille, ses nombreuses médailles furent exposées sur un coussin. Croix de guerre, Médaille Militaire, Ordre national du mérite, Croix de Combattant, Etoile civique, Reconnaissance de la Nation et autres citations. Une vie de Mérite et d'Honneur. La dévotion d'un homme pour son pays d'adoption. À la sortie de l'Eglise, une association d'anciens combattants lui rendit hommage en croisant les drapeaux sur son passage.

Victor, mon père, était musicien. Longtemps j'ai cru que la musique était un don, une aptitude que l'on possédait en naissant tant il jouait avec aisance, sans partition, debout, faisant glisser ses doigts sur son accordéon avec une agilité naturelle ou soufflant dans son saxophone sans effort apparent. Il possédait les notes, domptait l'instrument. Il racontait avec malice ses fugues récréatives

pendant son service militaire à Aix en Provence. Le samedi soir, il quittait la caserne pour animer les bals musette ou les cercles militaires et faire danser une jeunesse que la guerre allait rattraper. Le jour, il se produisait avec un autre troubadour devant les bistrots du cours Mirabeau avant de tendre son béret aux clients des « *deux garçons* » ou « *du grillon* ». Puis ils comptaient la recette sur un banc et partaient se gaver de millefeuilles ou d'éclairs au chocolat à la pâtisserie Beschard.

La musique était son royaume. Dès qu'il apparaissait, la maison vivait au rythme de ses instruments. Il jouait et nous dansions. Valses, tangos, mélodies. C'était notre quotidien, notre environnement. Et notre mère chantait, « *domino, domino, j'ai le cœur comme une boîte à musique...* ». Comment imaginer alors que leur passé avait été si sombre ? Tout se conjuguait au présent.

« *Chez nous la musique a traversé des siècles,* » disait-il, faisant référence à des ancêtres violonistes dont il ne pouvait rien exprimer de précis. Il portait cette certitude comme une évidence, une vérité incontestable.

De ma mère, je n'ai qu'une image. Celle d'une femme sans âge, au corps lourd. Elle avait pourtant été une très belle jeune fille, à la peau claire et l'allure élancée. Une jeune femme très courtisée dont à ce jour je n'ai que peu de représentations ne possédant que de rares photographies de cette époque lointaine où elle n'était pas encore une mère mais la dernière née d'une famille de cinq enfants dont elle nous a très peu parlé. Elle disait détester la campagne et tout ce qui pouvait évoquer son passé de fille de paysans.

Domenica BONGIORNO, ma mère. Femme forte et fragile à la fois. Forte et déterminée, soucieuse du regard des autres, ces autres étrangers à l'unique univers que constituait sa « *descendance* ». Ces autres dont elle se méfiait et à qui il ne fallait rien confier de ses malheurs, de ses fractures ou de ses chagrins. Ces autres auxquels elle n'offrait que son merveilleux sourire, éclairé par le regard lumineux et doux de ses yeux bleu vert aux reflets dorés. Fragile pourtant, cachant ses peurs derrière un air juvénile, une curiosité enfantine, un insatiable amour de la vie. Fraiche et délicate comme un pétale de rose. Elle qui rêvait

toujours de situations, de paysages, de rivages inconnus. Elle qui ne savait pourtant ni nager, ni conduire un véhicule, pas même un vélo, ni lire une carte de géographie.

Elle, la sicilienne de Tunisie, mariée à un homme naturalisé français. Elle, *Domenica* BONGIORNO devenue *Dominique* GAGLIANO, qui écrivait avec difficulté sa nouvelle langue et buvait les mots des beaux parleurs, les « *Français de France* », les vrais, les gradés, les diplômés. Elle qui rêvait de belles toilettes, de soirées d'opéra, de grande vie. Elle dissimulait avec fierté ses fins de mois difficiles.

Jusqu'à son arrivée à Marseille, à quarante ans, elle ne connaissait ni la Sicile, ni la France et très peu la Tunisie dont elle n'avait jamais fait le tour. Elle avait quitté la campagne de son village natal, Tindja, pour partir se marier, trois kilomètres plus loin, « *en ville* », dans un autre village, Ferryville, en Tunisie. Elle évoluait dans un monde peuplé de nationalités différentes qui bousculait les barrières de son modeste vocabulaire. Elle était Italienne de sang, Française de nationalité et avait vu le jour en Tunisie. Comme ses enfants.

Mère courage. Fièrre et craintive. Parfois tendre et rassurante. Parfois autoritaire ou maladroite jusqu'à l'injustice. Dans ces moments-là, sa voix haute aux accents trop perchés me déchirait les tympans. Ne plus l'entendre. Je m'enfermais, je la fuyais. Plus tard, nous reprenions le fil de nos longues conversations et elle trouvait les mots apaisants de la rédemption.

Peu de temps avant sa mort, elle m'a raconté ses regrets, ses erreurs, ses aveuglements. Elle avait voulu pour ses enfants ce que la vie lui avait refusé. L'indépendance et la liberté. Elle ne m'a jamais parlé de ses moments de bonheur, de plénitude, de joie. Peut-être cachait-elle des secrets inavouables ou une grande pudeur. Elle me manque tellement !

Lorsque vint le temps de sa retraite, mon père se mit à parler de ses racines. Jusqu'à sa mort il ne se départit pas de ses affirmations. Nos ancêtres Gagliano étaient des napolitains émigrés en Sicile. Il ne pouvait dater cette migration. Il